

Adame BA KONARE, de l'Histoire aux histoires : rupture ou continuité d'une écriture militante malienne ?

Denis **DOUYON**, Maître de Conférences
Ecole Normale Supérieure du Mali

Résumé

Adame Ba Konaré est une historienne et une militante. Son combat est orienté sur la réhabilitation de l'homme noir en général et de l'Africain en particulier. Elle essaie de restituer aux générations futures les faits historiques marquants du Mali en commençant par d'illustres personnages comme Sonni Ali Ber, Sunjata, Da Monzon, Samayana Bassi et les figures féminines maliennes citées dans les récits populaires.

L'histoire n'étant pas un long fleuve tranquille, la relation des faits historiques a trouvé en elle des limites, aussi a-t-elle trouvé nécessaire de changer de posture pour mieux ancrer son militantisme dans l'esprit des Africains et surtout des Maliens en actes de langage plus performatifs. *L'os de la parole – Cosmologie du pouvoir (2000)* et *Quand l'ail se frotte à l'encens (2006)* tranchent totalement avec le récit linéaire de l'histoire.

Hantée par un cycle temporel existentiel estampillé par la recherche, la prise et l'exercice du pouvoir, la thématique des œuvres d'Adame Ba Konaré est une recherche continue dont les actes de parole sont discontinus.

Mots-clés : Parole – pouvoir – cosmologie – histoire – Konaré – Mali

Abstract

Adame Ba Konaré is a historian and an activist. His fight is focused on the rehabilitation of the black man in general and the African in particular. It tries to restore to future generations the outstanding historical facts of Mali beginning with illustrious characters such as Sonni Ali Ber, Sunjata, Da Monzon, Samayana Bassi and the Malian female figures cited in popular stories.

As history is not a long, quiet river, the relationship of historical facts has found limits in it, so she found it necessary to change her position to better anchor her activism in the minds of Africans and, above all, women. Malians in more performative speech acts. *The Bone of the Speech - Cosmology of Power (2000)* and *When Garlic Encompasses Incense (2006)* are totally at odds with the linear narrative of history.

Haunted by an existential temporal cycle stamped by research, the taking and the exercise of power, the theme of the works of Adame Ba Konaré is a continuous research whose speech acts are discontinuous.

Key Words: Word - power - cosmology - history - Konaré - Mali

Adame Ba Konaré est historienne de formation. Elle a enseigné pendant longtemps l'histoire africaine à l'École Normale Supérieure de Bamako avant de consacrer son temps à l'écriture à la suite de la révolution de Mars 1991 qui a porté son époux à la présidence du Mali.

Elle a écrit de nombreux livres d'histoire, mais je retiendrai *L'Épopée de Ségou : Da Monzon, un pouvoir guerrier* (1987) *L'os de la parole – Cosmologie du pouvoir* (2000) et *Quand l'ail se frotte à l'encens* (2006) pour essayer de comprendre en quoi il y a continuité et/ou rupture dans l'écriture de l'auteur.

Les trois ouvrages permettent d'analyser le changement de style en passant de l'écriture de l'Histoire (du Mali) à celle des histoires individuelles de la vie de tous les jours. Ce passage est certainement l'expression du changement de la personnalité de l'auteur et de son engagement non seulement en tant que femme-universitaire (ce qui est rare au Mali) mais aussi en tant qu'ancienne Première Dame du Mali.

Pourquoi et comment Adame Ba-Konaré passe-t-elle de « l'épopée » à l'essai et de l'essai au roman ? Est-ce un chemin tout tracé pour une historienne ? Ce passage d'un genre à un autre correspond-t-il au changement politique opéré au Mali ? Si cette nouvelle ère a vu le jour, les Maliens ont-ils réellement changé de mentalité et partant les écrivains de plume ?

Cette contribution à la connaissance de la littérature malienne en général et féminine (malienne) en particulier, dans un pays où l'écriture n'est non seulement pas valorisée mais perçue comme le domaine réservé des hommes, se préoccupera d'analyser et comprendre le procédé d'écriture de Adame Konaré Ba à Adame Ba Konaré puisqu'en écrivant un roman, Adame Ba Konaré rentre dans le monde restreint des femmes de lettres comme par infraction (et effraction).

Il est difficile d'adopter une méthodologie classique pour appréhender l'écriture d'Adame Ba Konaré dans la mesure où elle-même n'adhère pas aux différents genres classiques répertoriés, préférant un genre hybride (épopée + histoire + chronique + philosophie + imagination personnelle). Elle déclare privilégier les manières de dire des griots ; aussi me semble-t-il judicieux d'adopter une démarche qui puisse mieux analyser les textes « oraux-écrits » plutôt que de vouloir appliquer systématiquement les techniques d'analyse des textes dont la construction doit respecter un certain canon ou un modèle, avec ses critères propres.

Quant à l'analyse des textes oraux, qu'on tienne compte des différents critères de temps, de lieu, de production et de consommation de la parole, des pôles de transmission et des modalités qui sont des exigences méthodologiques. Pour le moment, les outils pour une analyse systématique des textes « oraux - écrits ou transcrits » sont à construire, de sorte qu'en ce qui concerne les ouvrages comme ceux de Adame Ba Konaré, le critique est démuné d'outils adéquats dans la mesure où les contenus ne correspondent pas exactement à ce qu'on attend des titres des ouvrages, ce qui en soi n'est pas blâmable ; c'est le mélange des genres qui est déroutant.

J'aimerais aborder le sujet en trois points correspondant à trois étapes de l'évolution de l'écriture de l'auteur(e) : le temps de la *narration* en parlant du pouvoir autocratique de Da à Ségou, le temps de l'*argumentation* quand il s'est agi d'aborder des problèmes philosophiques et existentiels dans le thème de la cosmologie du pouvoir et dont la maîtrise échappe à

l'homme ; enfin le temps de *l'expérience* ou de la *chronique* (des faits divers) par la mort de Dianguiné qui a fait flotter en l'air : *un mélange de parfum, de poudre de canon et de mots*.

L'approche méthodologique que je préconise est pluridisciplinaire et éprouvée puisque relevant à la fois de l'ethnologie, de la linguistique et de la littérature et cela pour mieux prendre en compte les différents documents qui font l'objet de cette étude.

I – L'épopée de Ségou ou histoire de Da Monzon au passé surcomposé ?

Le royaume de Ségou est bien connu en Afrique comme le lieu de l'exercice d'un pouvoir autocratique. La figure la plus emblématique est celle de Da, un usurpateur qui a créé autour de lui de vrais soldats de métiers regroupés en *tonjons* (litt. Association d'esclaves) et dont le mode de gouvernance était la trahison.

Question est méthode

Si l'histoire est la relation des faits passés pouvant servir de repères aux générations postérieures dans leurs actions en tenant compte des succès et des échecs des générations antérieures, on peut aborder l'ouvrage de Adame Konaré Ba en tant que traitant de l'histoire, la sociologie, la politique, la philosophie, l'ethnologie, etc. Le genre à la fois roman historique, histoire romancée est tout simplement inclassable car comme l'affirme l'auteur : « Ce qui importe dans la narration de l'histoire de Faama Da, c'est, à notre avis, au-delà des faits, cette réalité non moins importante, qui est celle des représentations mentales, des sensibilités, de la philosophie afférente à un type de pouvoir dont Da est l'émanation. » (BA-KONARE, 1987:18)

Si l'auteur a eu le souci de restituer à la génération actuelle la vie des Maliens d'hier afin que celle-ci leur serve d'exemple, de lumière sur le chemin « sombre » de la vie, elle ne tient pas à respecter l'orthodoxie « scientifique » de la présentation des faits historiques. Dans le récit de Da qu'elle présente, Adame Konaré Ba, affirme avoir un grand souci de fidélité aux faits narrés par les chroniqueurs :

« Nous voilà en flagrant délit de complicité avec la tradition orale. Cette complicité est délibérée. Elle est motivée par notre souci de rendre l'histoire digeste, proportionnelle à nos valeurs culturelles et à notre compréhension des faits, condition sine qua non d'une adhésion collective. » (BA-KONARE, 1987 :19-20) la position de l'auteur est claire :

Nous pensons que « l'histoire érudite » peut cohabiter avec l'histoire « populaire ». A côté des travaux d'érudition auxquels doivent s'initier bien sûr les hommes de métier et auxquels nous ne renonçons pas nous-mêmes, doivent exister, parallèlement, des travaux de vulgarisation, car point n'est besoin, non plus, de vouloir faire consommer au commun de l'Africain la pilule d'un « scientisme » stérile. (BA-KONARE, 1987 : 19-20)

L'auteur du livre ne compte pas se plier aux exigences d'une science de l'histoire qui ignore les techniques narratives de l'histoire au Mali, techniques narratives populaires détenues par un groupe social : les griots.

Ki-Zerbo dans la préface du livre qualifie « le pari risqué »:

Cette histoire entière et totale à sa manière, ne manque pas de périls ; par exemple le risque d'une confusion des « genres »... celui de produire un ensemble bigarré, un patchwork passablement cahoteux en passant d'un style à l'autre : des pièces de la tradition avec leur lustre, leur couleur et leur chaleur, au ton austère et souvent aride du discours universitaire... Un important défi. (BA-KONARE, 1987 :27)

L'originalité et le militantisme d'Adame Ba Konaré résident dans cette attitude de provocation : se soucier peu de la réception que feront les spécialistes de la discipline. Et si Joseph Ki-Zerbo est très critique sur l'ouvrage, c'est moins pour les informations qu'il renferme que pour la fidélité aux méthodes dites « scientifiques » de l'histoire. On sait Ki-Zerbo très attaché aux traditions orales et à la transmission des savoirs et savoir-faire par l'oralité ; mais pour cet « Africaniste » de grande « taille » la méthode ne doit souffrir d'aucune légèreté.

Les personnages épiques

Dans le texte composé et recomposé dans lequel se mêlent « passé-passé » et « passé-présent », il est difficile de faire le recul nécessaire pour glaner un héros parmi les différents personnages. En face de **Faama Da**, le roi incontesté du royaume de Ségou, et par conséquent le héros de l'épopée, se trouvent :

- **Les Tonjons**, les membres de l'Association des jeunes de Ségou devenus esclaves de l'Association et de Da, guerriers avides de bière de mil et butins ;
- **Samayana Basi**, le roi peul d'une région dissidente du Mandé, victime des machinations de Da ;
- **Sitan**, jeune fille bamanan de Ségou en mission dans le territoire de Basi ;
- **Mama de Cèn**, jeune homme intrépide qui ne craint pas le tyran de Ségou mais que Da vaincra par trahison.

L'épopée : la part de subjectivité

Le texte contient de nombreux éléments « construits » par l'auteur elle-même ; aussi est-il difficile de séparer le griot qui, en principe, « devrait » raconter les faits de « l'historien », l'auteur qui traduit. Ici l'écrivaine devenue « griotte » pour la circonstance prend en charge sciemment les péripéties du récit. Les passages dans lesquels l'auteur fait des incursions risquées dans le récit sont très nombreux et loin de paraître « vrais », le procédé confond le lecteur de l'épopée et de l'histoire. Les chapitres que nous avons jugés conformes au style d'une écriture historique neutre ne sont que très peu évoqués.

Les passages les plus significatifs qui brouillent l'analyse, lorsque l'on prend le texte pour de l'épopée (récit narré d'un seul trait par un griot ou un barde selon une technique spécifique) montrent la part de subjectivité du texte.

Dans le deuxième chapitre, les interventions de l'auteur sont si nombreuses qu'il est difficile de considérer le texte comme épique. Des jugements de valeur comme : « Il y a certainement là un fait de civilisation... » p.40, des interventions du type : « Nous pouvons imaginer l'événement... » p.40, « Nous pensons aussi que plus tard, Da subit, toujours avec son frère... » p.43, font plutôt penser à des faits divers qu'aux actions d'un héros épique. De même, là où le lecteur s'attend à une description minutieuse du caractère de Da, le héros, l'approximation exprimée par : « Nous pensons que le caractère, le destin de Da, avaient été révélés publiquement par les anciens du clan, comme c'était la coutume, le jour du baptême... » p.46, enlève tout caractère invraisemblable et extraordinaire au personnage. Toutes ses approximations aboutissent à la création d'un dialogue fictif entre l'usurpateur, les usurpés et les tonjons :

« Nous présumons qu'il leur parla en ces termes :

- Nous voilà à présent l'héritier de nos pères, l'héritier de Ngolo Jara et de Monzon Jara »

- Ah ! Faama, bondit un chef tonjon, nous te savons gré de placer ton règne sous le signe de la violence... » (BA-KONARE, 1987: 46-48)

Le chapitre III (pp.51- 64) tranche avec le précédent chapitre dans la mesure où le style adopte exactement celui de l'histoire, l'auteur traduit avec un certain recul comment les faits se sont passés. La fin du deuxième chapitre annonce cette part historique : « Remontons dans le passé et analysons les faits. » p.51

Le chapitre IV intitulé : La révolte des Peul du Manden et l'ascension de Samayana Basi (pp.64 – 75) emprunte le même ton que le chapitre précédent. Par contre le chapitre V sous-titré « Une trahison féminine vient à bout de Samayana Basi » (pp.77 – 91), s'il adopte un style épique, n'est en rien l'épopée de Da dans la mesure où Da n'en est pas le personnage central mais plutôt Sitan et qu'un élément non moins important détache cette partie des faits qui font l'éloge de Da puisque l'auteur présente ce chapitre comme le produit de sa propre imagination à la fin du chapitre III :

« Mais l'épopée étant malléable, pourquoi ne laisserions-nous pas notre propre personnalité restituer les faits ? Ainsi, si nous acceptons que globalement une trahison vint à bout du puissant Basi, les événements que nous allons relater plongent pour une grande part dans l'imaginaire » (BA-KONARE, 1987 :75)

Ces raisons sont-elles suffisantes pour travestir le genre épique ? Est-ce acceptable d'« inventer » ou d'« imaginer » des actions ou des épisodes du fait de la malléabilité du genre ? On sait que l'épopée se fonde sur l'histoire pour construire un texte merveilleux ; mais ceci n'autorise pas un auteur, fût-elle historienne, à mettre de sa « personnalité », pour traduire une épopée. Il est avéré que cet épisode participe à rendre l'histoire de Da plus croustillante. Si l'imagination a une part importante dans la construction du texte épique, le processus de la construction ne doit pas apparaître dans le texte du récit.

Cette partie du texte contient le germe de deux ouvrages tant l'auteur est charmé par les parfums de Sitan :

« Des expertes lui constituèrent une garde-robe de pagnes bien teints à l'indigo ou immaculés et une trousse de toilette faite de produits aphrodisiaques : gongondili, encens, perles, etc. » (BA-KONARE, 1987 :77)

Ces produits font penser a posteriori à *Parfums du Mali (Dans le sillage du wusulan)*(A.B.Konaré, 2001) et à *Quand l'ail se frotte à l'encens* (A.B.Konaré, 2006)

Le chapitre VI : « Le Fanga de Segu: origine, évolution et nature » (pp.93 – 103) tient plus de la philosophie ou de la cosmogonie bamanan : « Da est parfaitement l'émanation de Nyale, le dieu du désordre, dans ses excès, dans sa course folle, tourbillonnante, de Nyale abandonnée à elle-même. Il est notamment animé par Musokoroni Kuntuyè, jumelle de Penda, avatar de la féminité de Nyale, symbole de l'impureté, de la déviation, de la dépravation, de la corruption de l'esprit, de la démesure et comme Nyale, son destin est de finir mal » p.99

Les chapitres VII et VIII procèdent de ce même principe sauf qu'un passage fait de Da un moins que Bilakoro (un incirconcis) :

« [...] imaginons Faama Da dans cet état. » p.115 « Le jour où Da l'avait amenée au lit, il avait dû lui-même humecter son sexe pour rendre le voyage quelque peu onctueux. Mais une fois son désir de mâle assouvi, il avait répudié Bènèni la belle » (BA-KONARE, 1987 :121).

Rarement on aura vu dans un texte épique une telle scène mais « Laissons courir une fois de plus notre imagination pour apprécier Faama Da au faite de sa puissance. » au chapitre IX - Faama Da au faite de sa puissance (BA-KONARE, 1987 :131-137) et « Imaginons les [tonjons] en fête, eux aussi » (pp.139 – 146) au chapitre X, chantant ce chant populaire connu des Maliens : Tojon ma nyuma kè / wulu sogo banna/ segu tonjon ma nyuma kè/wulu sogo banna.

« Les tonjon ne font rien de bon

Ils n'ont plus de viande de chien

Les tonjon de Segu ne font rien de bon

Ils n'ont plus de viande de chien. » (BA-KONARE, 1987 :139)

Un texte comme celui-ci est un chant populaire connu de tous les Maliens, qui a été interprété par l'ensemble instrumental du Mali depuis très longtemps et qu'aujourd'hui les nombreuses radios communautaires diffusent en longueur de journée.

Est-il besoin de continuer à relever les distorsions « volontaires », selon l'auteur, au genre épique ? Mais le fait d'évoquer la peur qui saisit Da est un élément supplémentaire qui disqualifie Da en tant que héros et guerrier intrépide, d'ailleurs l'a-t-il jamais été : « La peur traversa aussi, le temps d'un éclair, son esprit, mais nous supposons qu'il sut se ressaisir rapidement » p.166

Enfin le chapitre XIV, « Le déclin et la mort de Faama Da » (pp.173 – 181) laisse entendre qu'il s'agit moins d'épopée que d'histoire et/ou de philosophie :

« Mais quel enseignement pourrions-nous tirer de la philosophie bamanan ? Que s'est-il passé ? Da avait tout simplement épuisé son nyama, son énergie à force de transgresser perpétuellement les normes tracées par Faro. Il avait tout comme le Dieu qu'il incarnait, Muso koroni kuntyè, terminé sa vie dans la déchéance après avoir bouleversé le monde. » (BA-KONARE, 1987 :176)

Pour nous, ce texte n'est pas une épopée. Est-ce un livre d'histoire ? L'un des plus illustres historiens africains, Joseph Ki-Zerbo reste sceptique :

« Cette histoire entière et totale à sa manière, ne manque pas de périls ; par exemple le risque d'une confusion des « genres » (BA-KONARE, 1987 :27)

C'est dire que Adame Konaré Ba rompt avec les classiques genres avec des critères taxonomiques et des frontières bien définies, pour créer un nouveau genre « africain » ; on peut le qualifier comme l'on veut, peu importe, l'essentiel étant qu'il existe même s'il (n'a pas) ne fait pas ou ne fera pas école. Question d'engagement pour mieux préserver une forme discursive à la frontière de l'oral et de l'écrit telle que Djéli Baba Sissoko, virtuose de l'art verbal, maniait, que les Maliens aimaient à écouter tous les lundis après le journal radiodiffusé de 20h. Tant mieux si Adame Konaré Ba, procédant de cette manière arrive à satisfaire deux publics différents : populaire et savant. Quoique malléable, il existe un seuil de tolérance de subjectivité qui doit invalider la qualité d'un genre comme l'épopée dont l'auteur de surcroît est une historienne de formation.

II – L'os de la parole – Cosmologie du pouvoir (2000) ou de la théorie du pouvoir : une écriture éclatée

Ce n'est plus l'historienne qui écrit mais la Malienne qui a été confrontée à de multiples problèmes existentiels qui écrit à propos des coïncidences ou des correspondances entre les actes humains et les mouvements cosmiques. Fatalité, prédestination, grâce divine, sont des interrogations dont les réponses semblent se trouver dans le hasard des relations astrologiques.

Dès le préambule intitulé « Lourde est la parole », on comprend la teneur de la réflexion :

« Parler n'est pas chose aisée. Au Mali, s'il est une chose dont on craint la manipulation, c'est bien la parole. Les griots bamanan disent : « kuma man nyi, kumabaliya fana man nyi ; parler est mauvais, ne pas parler est également mauvais ; kuma bè mogo dun, la parole est mangeuse d'hommes. Les Malinké/Bamanan disent aussi que toute chose engendre son enfant et que seule la parole engendre sa mère. » (BA-KONARE, 2000 : 11)

Cette ouverture est en conformité avec le titre de l'ouvrage puisqu'il s'agit des caractéristiques de l'acte de langage.

« *C'est du pouvoir politique que je veux parler, dans ses relations avec le cosmos, et les hommes ; dans sa nature et ses manifestations. Je veux dire comment je le sens et comment je le vis dans ma position d'épouse d'un chef de l'Etat du Mali.* » *ibid.*p.11

Comment établir une/des relations nécessaires entre « parole » et « astres » même si l'évidence apparaît entre parole et pouvoir ? Ne s'agit-il pas de la relation d'une vie de dix interminables années en quinze épisodes ?

Car « *Ce livre est la vie intellectuelle des interminables ruminations qui m'assaillent. J'eusse été une femme apaisée, je ne l'aurais pas rédigé.* » (BA-KONARE, 2000 :13), « *cogitations* » ou méditations rédigées « *à l'ombre de l'élu* ».

Dix longues années pour comprendre que tous les hommes sont mus par la quête du pouvoir ; qu'en politique il n'y a pas d'amis *teri tè fanga la* ; phrase résonnant comme une sentence et qui laisse asseoir la certitude que dans la quête comme dans l'exercice du pouvoir il n'y a ni véritables compagnons ni véritables époux/ses, seuls comptent les intérêts. Les mots pour exprimer cette autre réalité ne peuvent pas être simples mais « ronds¹ », « épais » car « ... plaqués sur une aventure, miroir grossissant d'une partie épaisse de ma vie, celle du pouvoir... » p.14. Les « *Cogitations à l'ombre de l'élu* » semblent venir d'une douleur à la fois physique et intellectuelle qui révèle à la femme ou à l'homme son image véritable et ses limites réelles. Il n'est donc pas étonnant que « *L'aventure du pouvoir [ait] suscité en [elle] des sentiments dans lesquels la part subjective est déterminante* » p.15 On le voit bien, « *à l'ombre de l'élu* », se vit une vie de solitude peuplée d'interminables et hypocrites réceptions mondaines, de nombreux trafics d'influence, d'innombrables sollicitudes et sollicitations. Que faire lorsqu'on a été témoin d'inénarrables faits ? Parler ou se taire lorsqu'on a entendu d'indiscrètes paroles assassines ?

Après avoir terminé le livre sur *Da : un pouvoir guerrier ; L'os de la parole* semble, peut plutôt être le deuxième tableau d'une partie en trois actes. Est-on si loin du monde païen de Da qui utilisait la ruse et la trahison comme mode de gestion de la cité ? Si Da pouvait envoyer Sitan, la jeune fille bamanan comme « appât » à Basi et le vaincre, le Président-Soleil peut-il, pour ses propres intérêts ou des raisons d'Etat, envoyer en mission d'Etat la Première Dame du pays, la Lune ? Plutôt qu'une simple réflexion fruit de cogitations, *L'os de la parole* est conçu et réalisé après une réflexion profonde plus proche du *cogito ergo sum* cartésien qui permet au sujet pensant d'être conscient de sa propre existence en relation avec un esprit supérieur que l'on rencontre par la méditation.

Si dans l'exercice du pouvoir, on peut avec raison établir des similitudes entre les relations humaines et leurs correspondances astrologiques, il me semble dangereux de donner des rôles de SOLEIL – TERRE – LUNE ; le Soleil correspondant au Président, la terre au Mali et la Lune à la Première Dame du Pays. Entre SOLEIL – LUNE – TERRE et SOLEIL – TERRE – LUNE, quelle est la position idéale de la Terre et/ou de la Lune afin de préserver l'équilibre ?

¹ En dogon les mots « ronds » sont les mots polysémiques qui sont hermétiques et difficiles à déchiffrer. Ils sont dits ronds parce qu'ils contiennent beaucoup de graines (sens) et qu'il faut casser la coque pour que les graines sortent. Il n'est pas donné à tout le monde le sage pouvoir de casser la coque.

L'os de la parole en spéculant sur la cosmologie du pouvoir se penche plutôt sur les turpitudes du pouvoir à travers l'œil d'un témoin avisé. Celui-ci, en accord avec les Bamanan, pense que tout accouche de son enfant et que seule la parole accouche de sa mère, a compris que le pouvoir accouche toujours d'un monstre qui ne connaît ni ami, ni épouse, ni enfant, ni parent. Ce monstre, l'auteur l'aurait-il vu ou rencontré ? La fin de livre est très suggestive quand elle souligne qu' :

« En allant à l'os de la parole, j'ai été directe, trop parfois peut-être. Si j'ai été incisive et excessive dans le verbe, ce verbe qui assassine plus que tous les glaives du monde, Ô ! [Rê]² je Te demande de me pardonner. » ou encore « Si jamais cet ouvrage devait être apprécié comme une contribution singulière, c'est-à-dire une contribution, somme toute en porte-à-faux sur l'équilibre, je Te demande, Ô [Rê] ! de me préserver, [...]. Pour tous mes mots abusifs, et pour tout ce qu'il y a de superfétatoire en moi. » (BA-KONARE, 1987 :155)

Ce comportement qui donne l'impression d'un mea culpa, du remords après une faute grave à laquelle il faut trouver une réparation ou un antidote peut être doublement interprété quand on veut aller « à l'os de l'os de la parole³ » :

- la certitude que l'auteur a vu se transformer des anges (époux, amis, collaborateurs, conseillers) en démons ;
- la certitude que les intéressés se reconnaîtront malgré le masque des mots ;
- la certitude que les démons que l'exercice du pouvoir politique a mis au monde peuvent chercher leur revanche pour avoir été « directe », « incisive » et « excessive » dans la parole.

Ces doutes, ces craintes, ces interrogations avant toute prise de la parole sont légitimes :

« Chaque fois que j'entreprends de parler, j'ai une certaine appréhension... Combien de fois me suis-je fait le serment d'opter pour le silence ? Mais aussi combien de fois ai-je enfreint cette décision ? [...] Que garder par-devers moi ? Que conserver dans ma mémoire de femme, de fille, d'épouse, de mère [...] ? Difficile de délimiter la zone de haute sécurité. » (BA-KONARE, 2000 :12)

Si l'on s'accorde à dire que c'est le cadre d'énonciation qui donne de la valeur à la parole, en ce qui concerne l'auteur « Dans la situation où le sort [l']a placée, les risques ont été décuplés tant il est vrai que toute parole proférée par un détenteur d'une parcelle de pouvoir est pleine de gravité. » Il est certain que lorsque l'autorisation de parler ne vous est accordée, dans un domaine comme celui du pouvoir : espace dans lequel la loi de l'omerta est érigée en système de communication, il faut s'entourer de beaucoup de garantie, trouver un lieu de « haute sécurité » pour se protéger contre les conséquences néfastes de l'acte de parole. Le seul moyen de se protéger contre ses adversités est de se remettre à Dieu après avoir été trahie par Rê: « Ma foi s'en trouve-t-elle bousculée ? Au contraire ». Mais « Où se trouve Dieu » pour que chacun aille se décharger chez lui de ses craintes et angoisses ? Des interrogations dont les réponses bouleversent quelque peu la foi du commun des musulmans au Mali : « Dieu est partout ; Il est

² Il s'agit du roi Soleil et dans la logique du raisonnement de l'os de la parole du Président.

³ « kuma koloma yoro yèrè yèrè » : le fond du fond de la parole.

en toi » et un peu plus loin : « Nous sommes tous des enfants de Dieu⁴, et Dieu nous aime tous autant ». Face aux monstres qui dirigent le monde, face aux puissants qui ignorent l'existence de Dieu, Adame Ba Konaré découvre la puissance de Dieu « à l'ombre de l' élu » alors que tout l'amenait à croire en la toute puissance de Rê et du Diable (l'argent et le pouvoir) : « Je crois aujourd'hui avoir découvert la nature de Dieu dans son immortalité, dans l'infinitude et l'extensibilité ininterrompue de sa puissance, dans l'inépuisable de son énergie. », là aussi il est question « des champs de tous les superlatifs » comme l'est le pouvoir temporel incarné par Rê, le Soleil, l'astre des astres, autour duquel gravitent les autres astres satellites. « Si j'ai donc péché en m'écartant de la norme, je Te demande, O mon Dieu, de me pardonner » semble être le mot de celle qui a des reproches à se faire soit pour ce qu'elle a fait ou dit soit pour ce qu'elle n'a pas fait et/ou n'a pas pu dire.

Serait-ce superfétatoire de faire un rapprochement entre Basi qui a mal parlé et dont on a fait le prix d'une gourde d'hydromel et l'auteur qui craint de subir le même sort ? Son mari est Bamanan, détient un pouvoir non pas guerrier mais démocratique, elle est peule comme Basi. Le Soleil Bamanan gérait-il la Terre-Mali en écoutant la douce Lune la Première Dame ou agissait-il comme son lointain ancêtre Da ? « Combien de fois me suis-je fait le serment d'opter pour le silence ? » semble être l'attitude de la Lune toujours « éclipsée » lors des grandes décisions.

Aussi se sent-elle investie d'une mission, celle du poète ou de la poétesse pourrions-nous dire, qui éprouve le besoin impérieux de parler : « Et j'ai compris que je n'étais pas du genre à interioriser. Je fais partie de ceux qui ont besoin de s'exprimer, animée, peut-être, par un besoin irrésistible de partager ». Où trouver un soutien moral pour vivre cet engagement ? Elle se tourne vers Dieu dont elle découvre la véritable nature après avoir découvert la véritable nature des hommes. Ce qu'elle demande à Dieu : l'aider à accomplir la mission qu'Il lui a confiée en maîtrisant mieux la technique de l'écriture : « pour tous ces mots noircis sur ce papier fabriqué de nos mains de mortels » ; mission hautement périlleuse au milieu des

« Parfums corrompus, riches et triomphants [des palais]

Ayant l'expansion des choses infinies

Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens

Qui chantent les transports de l'esprit et des sens⁵ ». (Baudelaire, 1966)

III – Du parfum sur le corps, de la poudre aux yeux et des mots

Le roman *Quand l'ail se frotte à l'encens* est la peinture d'une société malienne en déconfiture et dans laquelle les catégories sociales sont bien démarquées : d'un côté les riches représentés par Fatim Sidibé couverte de parfums des plus « triomphants », une « grande dame » de la haute société bourgeoise et de l'autre les pauvres représentés par Mariam, une mère de nombreux enfants, tirant sa subsistance des poubelles de la ville, traitant son odeur

⁴ L'idée de « enfant de Dieu » ne peut pas se traduire en langue bamanan mais plutôt « esclave de Dieu ».

Anw ye ala denw ye contre anw ye ala ka jonw ye

⁵ « Correspondances », un poème tiré de *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire.

d'ail et de merde. La symbolique de « l'ail » et de « l'encens » traduit l'odeur rustique des pauvres et la senteur vaporeuse des riches. Le frottement des deux catégories de parfum et de personnalité produit en toute logique de l'étincelle : mouvement de révolte des pauvres contre les riches et mort de Dianguina le chef des militants des jeunes, le benjamin des enfants de Mariam.

Le monde des Sidibé et le monde des Diarra

Le roman commence par une longue tirade de louange à l'adresse de Fatim Sidibé : « Laisse-moi chanter tes louanges, belle Peule. Toi, l'or du Bouré ! Toi que le Seigneur a gratifiée des dons les plus prestigieux : beauté et grâce ! ... Sidibé ! Ah ! Femme peule, la condition de Peul est comme le lait de vos vaches, lorsqu'on y voit un élément noir, on l'enlève. » (BA-KONARE, 2006 : 20-21) L'identification de cette femme belle et gracieuse par son appartenance ethnique est importante pour la suite de l'analyse de l'ouvrage car on pourra mieux comprendre la rupture ou la continuité de l'écriture d'Adamee Ba Konaré.

Dounamba Damba continue son panégyrique :

« Hum, ne sentez-vous pas ce parfum, agressif à vous donner le tournis ? Je pénètre dans le paradis de l'élégance. Hum ! Opulence et grâce affriolante ! Richesse et confort ! Confort et satisfaction ! Beauté et grâce ! Succès et séduction ! Richesse et propreté ! Tout cela t'appartient, Fatim. » (BA-KONARE, 2006)

Le choix des mots est judicieux et la construction des segments parfaite, adoptant le modèle de construction phrastique des griots avec des phrases nominales frappantes associant des mots renfermant des sonorités voisines à connotation suggestive. Cette parfaite maîtrise de la parole, de l'art verbal fait de l'auteur un écrivain-griot habitué des discours élogieux des griottes de Bamako.

Aux phrases nominales succèdent des phrases verbales non moins frappantes mais plus explicites et plus insistantes sur la personne, objet de louange, par la répétition du prénom Fatim, un diminutif de Fatoumata, plus familier et plus intime.

L'auteur reconstitue en langage écrit le rythme des tambours et autre ngonni qui accompagne cette psalmodie :

« Jouir de l'aisance et en faire profiter les autres !

Oh ! M'entends-tu, Fatim,

ouvre-moi ta porte [Fatim],

j'arrive chez toi. Fatim

la luciole, Fatim

la libellule ! Fatim

la lanterne de Bamako ! Fatim

l'élégante des élégantes [Fatim]!

On reconnaît ta maison à dix mille lieues [Fatim], pas seulement par sa beauté, mais par les voluptueux arômes d'encens qu'elle dégage [Sidibé. Femme Peule !]⁶» (BA-KONARE, 2006 :11)

La beauté, la grâce et l'élégance de Fatim ne serviraient à rien si elle ne pouvait monopoliser les nuits de son mari, Demba Coulibaly : « L'homme des hommes, le riche des riches, le brave des braves, le magnat de l'importation des hydrocarbures du Mali, le Bamanan au cœur vaillant ! », autre remarque importante : Fatim la belle Peule est mariée à un Bamanan.

« Il doit être encore dans ton lit, grisé d'amour. Si tu décidais de l'y garder plus longtemps, aucun engin roulant hormis les bicyclettes, ne serait doté d'essence à Bamako. Si aucun engin roulant hormis les bicyclettes, n'était doté d'essence, toute vie pour de vrai serait arrêtée à Bamako. Seuls les fous errants et les gens de rien s'empareraient de notre capitale ! Ce pouvoir, Fatim, Dieu te l'a donné ! » (BA-KONARE, 2006 :12-13)

Discours basé sur des juxtapositions qui frappent l'imagination, mais surtout sur des exagérations comme on peut le constater dans les louanges et panégyriques. Des constructions hyperboliques doublées de caractérisations bibliques et homériques propres au style oral.

« Non loin du paradis de Fatim, Mariam vivait dans son enfer » avec ses neuf enfants. Leur credo :

« Survire dans n'importe quelle situation ... Ils pataugeaient et marchaient donc là, nos amis Diarra, sur cette butte, un fouillis hétéroclite de tout ce qu'on peut imaginer de malsain et de dangereux : crottes et vomissures, boue et fange, charognes, souches de bois ou épines, tessons de bouteilles, aiguilles, boîtes de conserve et autres pointes rouillées, cendre, serviettes hygiéniques, couches de bébé, vieux sacs d'emballage en plastique ou en fibre de chanvre, tonneaux vides, ustensiles ménagers usés et restes d'aliments décomposés, arêtes de poissons, os de volailles. [...] La fétidité était la griffe du lieu. Mariam ne la sentait plus. » (BA-KONARE, 2006 :35-36)

La présentation d'un lieu aussi sordide qu'une poubelle rompt radicalement avec le style luxuriant de grâce et de parfums du monde de Fatim. Les mots choisis, par la magie de l'accumulation, donnent à voir un monde de désordre et de cahot dans lequel l'homme ne peut évoluer que la peur au ventre tant le lendemain est incertain.

Le mari de Mariam, « Ba Diarra, le maître du logis, était parti à la recherche de meilleure fortune [...] à Shèfadougou en Sierra Leone, sur les mines de diamant. De lui, aucune nouvelle », ainsi en plus de la peur et de la pauvreté matérielle, la famille souffre de la pauvreté affective et morale du fait de l'absence du père. Le seul leitmotiv ici : « survivre » et pour ce faire il faut répartir les tâches entre les membres de la famille vivant d'objets récupérés : aux filles, la lessive et la vaisselle et aux garçons de trouver les objets jetés dignes d'intérêts qu'il fallait « débourber, décrotter, astiquer, brosser, dégraisser, décrasser, déterger, épouiller selon

⁶ Cette reconstruction est de nous .

le cas » ; énumération qui donne une idée des tâches à exécuter avant de trouver un sou qui permettrait à la famille de trouver à manger le soir.

Dianguina, le premier à prendre conscience de son statut de pauvre, va entreprendre des actions contre sa condition de pauvre : reprendre la route de l'école, réussir ses études supérieures, trouver un travail, mais surtout se venger de la classe de riches en « [déversant] de la semence de pauvre dans un réceptacle de fille de riche. De quoi allait-elle germer ? » *id.* p.121 Sa plus grande préoccupation, son plus beau rêve : faire que « les sans-abri, les loubards, la pègre, et tous ceux qui estimaient que manger une fois par jour était un luxe inouï » espèrent en l'avenir ; rendre à tout ce monde de désespérés, leur dignité perdue par un acte révolutionnaire. Il s'était méticuleusement préparé à combattre l'injustice dont lui et ses semblables étaient victimes. Il ne pourra pas réaliser son rêve puisqu'il mourra les armes à la main. Le flambeau a été repris par Tenin.

« Ténin, son assistante, appartenait à la caste des forgerons. Elle lui avait expliqué que ce qu'on avait tranché en elle était la partie masculine de son corps, placée comme un élément superflu par le créateur daaba mansa dans le corps féminin, qu'elle encombrait et mettait en danger, ; elle égarait la femme parce qu'elle était le siège de ce plaisir charnel effrené et incontrôlé qu'avait transmis à la gent féminine cette folle furieuse, vicieuse et volage du nom de musokoronin kuncè. La femme lui avait-elle enseigné, était réceptacle, synonyme de creux et de profondeur... Deux principes virils ne pouvaient donc pas s'affronter au risque de fausser l'harmonie. Ce qui est superfétatoire et contraire à sa nature chez l'un comme l'autre devait s'effacer : on coupait le prépuce, la partie féminine de l'homme et le clitoris, la partie masculine de la femme. » (BA-KONARE, 2006 : 228)

Elle se propose de poursuivre l'œuvre de son mentor utilisant de l'ironie en parlant des riches, des opportunistes et des parvenus. Et en cela qu'Adame Ba-Konaré « cogite » et/ou médite en féministe parce qu'elle croit sincèrement que l'avenir de son pays, le Mali, et de l'humanité repose sur la femme. Cette Tenin qui envisage d'épouser un riche ne cherche pas la richesse mais sentir le caca de riche. Dans de nombreuses cultures maliennes, pour ironiser et/ou défier un puissant, on entend dire : « son pet et son caca », expression qui signifie que la richesse acquise indûment est aussi inutile que l'excrément.

« - Un excrément de riches ? Quand j'épouserai un riche, Ma, il me sera agréable de le sentir en inspirant à pleins poumons : hummmmm ! Mais en vérité, ce n'est pas là mon ambition : le temps du désir de me confondre avec les riches est bel et bien révolu. Dianguina a frayé une voie ; mon souhait le plus ardent est que ne s'éteigne pas le flambeau et que s'élève enfin l'aube des pauvres. Ma ! Oser se battre, c'est oser gagner. Vinceremos. » (BA-KONARE, 2006 : 238)

L'ironie se transforme en raillerie quand se rencontrent la génération des parents représentée par Ma(riam) et la nouvelle à propos de l'engagement. Lorsque Tenin prononce l'expression de ralliement des pauvres : « *Vinceremos* », les oreilles bamanan de Ma entendent « *bèn sirama* » (trouver la voie)

« - Bèn sirama ! Qu'est-ce que cela signifie ? Quel chemin cela peut-il être ?

- Je n'ai pas de chemin à suivre, Ma, mais *vinceremos*. C'est une langue étrangère. Dianguina me l'a apprise ; il terminait tous ses réquisitoires par ce mot d'ordre enchanteur, qui veut dire : nous vaincrons. » (BA-KONARE, 2006 : 238)

Il s'agit apparemment d'un quiproquo mûrement réfléchi par l'auteur qui laisse croire que pour vaincre les riches, il faut bien *trouver la voie* qui mène à la victoire.

L'expression d'une lutte de classe entre puissants et faibles, riches et pauvres que les femmes peuvent bien gagner si elles cherchent la voie juste par un raisonnement cartésien est le véritable objectif de l'écriture d'Adame Ba Konaré. De *l'épopée de Ségou* au *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, elle n'a pas varié dans sa quête d'une société juste et équitable dans laquelle le partage serait la clé de voute pour l'élimination des inégalités. Historienne de formation, elle refuse cette écriture sans âme de l'historien(ne) « observateur du temps » en proie à « l'amnésie ou au trop-plein de mémoire » pouvant menacer la cohésion sociale ; pour prendre part aux histoires populaires parce que justement certains grands témoins faits historiques ont été des complices voire des bourreaux. L'écriture de l'auteur a mûri passant de la narration historique à la narration romanesque car « *Remuer les paroles anciennes est mauvaise chose* » cela peut engendrer des conséquences fâcheuses dont la cristallisation du ressentiment qui à son tour déboucher sur des déflagrations sociales » (Ba Konaré 2009 : 36). A la fois traditionniste, historienne et sage, Adame Ba Konaré parle et agit avec circonspection et la meilleure stratégie discursive par laquelle elle entre dans les débats publics pendant que la société est agitée par des conflits de tous ordres semble être l'écriture romanesque : refuge d'une personnalité affirmée dans un subjectivisme créateur. Pour l'écrivaine, le récit des *histoires individuelles*⁷ ou de *l'histoire des peuples* (africains) reste « *encore à écrire, loin des cours royales ou des palais présidentiels, à l'abri de toute tentative de manipulation* » (Ba Konaré 2009 : 39). A vos plumes toutes car le chantier est immense et les défis grands.

⁷ L'épopée en est une.

Bibliographie

BA KONARE, A.

1977 – *Sonni Ali Ber, Etudes Nigériennes N° 40*, Paris, 209 p.

1983 – *Sunjata : Fondateur de l'empire du Mali*, NEA, Paris, 114 p.

1983 – *Grandes dates du Mali* (en collaboration avec Alpha Omar Konaré), EDIM, Bamako, 320 p.

1987 – *L'épopée de Ségou : Da Monzon, un pouvoir guerrier*, Editions Pierre Marcel Favre, Lausanne, 207 p.

1993 – *Dictionnaire des femmes célèbres du Mali* ; éditions Jamana, 520 p.

1998 – *Ces mots que je partage*, Editions Jamana, Bamako, 298 p.

2000 – *L'os de la parole – Cosmologie du pouvoir*, Présence Africaine, 164 p.

2001 – *Parfums du Mali (Dans le sillage du wusulan)*, Cauris Editions, 88 p.

2006 – *Quand l'ail se frotte à l'encens*, Présence Africaine, Paris, 246 p.

2008,2009 – *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, Paris, La Decouverte/Poche.

BAUDELAIRE, C. -1966 – *Les Fleurs du Mal, Etude critique illustrée/ extraits commentés* ; Paris, Bordas.

Calame-Griaule, G. 1987 – *Ethnologie et Langage : la parole chez les Dogon*, Institut d'ethnologie, Paris, 590 p.

DERIVE, J. - 2002 – *L'épopée : unité et diversité d'un genre*, Karthala, 262 p.

DOUYON, D. - 2002 – « Inyanran, l'esthétique dogon » in *Les Mondes dogon* pp124-131

- « La parole enjolivée » pp132-135 in M.Konaté et M.Lebris, *Les Mondes dogon*, Hoëbeke, pp. 132 - 135

2005 – « Représentations de la femme dans un récit dogon (Mali) », in Ursula, B. et Ugochugwu, F. *Approches littéraires de l'oralité africaines* ; Paris, Karthala, pp146-160

2006 - « Le discours diplomatique et démagogique du cousin plaisant au Mali » *Cahiers d'Etudes Africaines* N°184, 2006, pp 883-906

2009 – « Littéroraliture : les griots ont-ils peur de l'écriture ? », in *Oralité et écriture : la littérature écrite face aux défis de la parole traditionnelle* (sous la direction de Sissao, A.J.), Edition scientifique : DIST (CNRST), Ouagadougou, 2009, pp.183-196

FONKOUA, R. et HALEN, P./ STADTLER, K., 2001 – *Les champs littéraires africains*, Karthala, Paris, 342 p.

1984 - *Notre Librairie, Littérature malienne : Au carrefour de l'oral et de l'écrit*, N°75-76, Saint-Etienne.

GUEYE, M. - 2005 – *Aminata Sow Fall : oralité et société dans l'œuvre romanesque*, L'Harmattan, Paris, 197 p.

KEITA, C. M. C., 1995 – *Massa Makan Diabaté : un griot mandingue à la rencontre de l'écriture*, L'Harmattan, 152 p.

OUEDRAOGO, J.

2004 – *Maryse Condé et Ahmadou Kourouma : Griots de l'indicible*, Peter Lang, NY, 180 p.

THOYER, A.- 1995 – *Récits épiques des chasseurs Bamanan du Mali*, L'Harmattan, 255 p.

THIERS-THIAM, V. - 2004 – *A chacun son griot : Le griot-narrateur dans la littérature et le cinéma d'Afrique de l'Ouest*, L'Harmattan, Paris, 178 p.